

22. Rêverie insulaire

CC(R) JEAN-PASCAL DANNAUD, MARIE DÉTRÉE-HOURRIÈRE[‡] (ILLUST.)

Saint Pierre et Miquelon : baleiniers basques ou normands, pêcheurs bretons, barils d'alcool de la prohibition, Alysse et Mimosa, corvettes France Libre, engagés Saint-Pierrais qui périssent avec elles, Crabe tambour, Morue Joyeuse... la mer est partout dans ces rêveries, survolées du pétrel des tempêtes, veillées par le Fulmar.



J'ouvre les yeux, le téléphone sonne. Depuis combien de temps ? D'un bond je me dresse. Quelle heure peut-il être ?

— Allo, Jean-Pascal ?

— Oui.

— Bon, écoute, pour ce matin, impossible de prendre l'avion. Le brouillard est trop épais.

— Quel brouillard ?

Le brouillard, j'y suis déjà, le décalage horaire m'assomme. J'ouvre les rideaux. Tout s'éclaire, de cette luminosité blanche d'où rien n'émerge.

— Merde, qu'est-ce qu'on fait ?

— J'ai prévenu le représentant de l'Etat et le maire que l'on aurait du retard. Ils nous attendent. Ils ont l'habitude. C'est la saison.

— Et alors ?

— Alors, on se retrouve au port.

— Au port ? OK. Laisse-moi vingt minutes.

— Pas la peine de te mettre en costume. Un jean et une chemise propre suffiront. Prends ton caban, c'est le moment.

Après une douche rapide et suffisamment fraîche pour me réveiller, je quitte l'auberge et me retrouve dans la rue. La brume est là, dense et humide. Les mouettes, hier si bruyantes, sont silencieuses. Mes pas résonnent à peine dans cette matière ouatée... J'avance presque à l'aveugle. J'ai faim. Je dépasse la rue Jacques Cartier, puis la rue Amiral Muselier et je continue ma descente vers le quai Fortune. Me reviennent ces mots d'un auteur local, lus dans l'avion : « J'ai perçu le trait d'union outrancier de l'outre-mer dans la voix de ma grand-mère sur le quai de la Roncière, alors que nous venions d'apprendre la chute de Diên Biên Phu ».

En débouchant sur l'anse Coudreville, je plisse les yeux. Le halo lumineux qui sourd de cette purée de pois est éblouissant. A droite, je devine plus que je ne vois le restaurant la Ré-création – où j'ai dîné la veille avec Robert Charlebois pour voisin de table et avec qui j'ai échangé quelques mots. Quant à l'hôtel Robert, qui servit de décor pour le Bar de la Morue Joyeuse, il est noyé dans le smog. On pourrait croire qu'il neige, et qu'à l'intérieur un ancien marin refait la bataille de l'Atlantique avec des verres de whisky...

Sur le quai, on m'attend. Alors que j'approche du quai, une main me tend une Mae West.

— Enfile ça.

Encore quelques pas. En contrebas, un zodiac de grande taille. Deux petites places assises derrière le petit volant qui sert de barre et, au centre, des boudins pour s'asseoir et des arceaux pour se tenir. Presque un Etraco.

Le moteur démarre. Un ronronnement grave, un léger remous dans l'axe de l'hélice. Je monte à bord, enjambe un siège. Je suis calé. L'embarcation s'éloigne et pousse de la darse. Cap au nord, direction Langlade. Nous passons lentement le quai du Commerce ; au bout de la jetée, la silhouette du *Fulmar* se détache, haut sur l'eau, masse sombre gris foncé sur fond gris clair. Alors que sur tribord se dévoile à peine l'île-aux-Marins et sa cabane presque invisible, à gauche les doris de pêche parqués devant les anciens hangars frigorifiques laissent deviner leurs couleurs vives.

Le pilote accélère, le nez du zodiac se lève. Au ras de l'eau, le regard porte loin dans une sorte de couloir horizontal, sous un plafond nuageux qui cache les sommets des îles. Dès les Basses du Cap Rouge, le vent froid nous saisit. La brume se lève. Entre le Cap Blanc et le Grand Colombier, alors que nous mettons plein gaz, les macareux s'élancent des falaises, plongent vers la mer, contractés tels des balles avant d'ouvrir les ailes, de se rétablir et de planer au ras des vagues. Certains nous accompagnent sur quelques dizaines de mètres, sur une trajectoire parallèle à la nôtre, avant de prendre une autre direction. Nous les observons, majestueux, les plumes faséyant dans le vent.

Nous inclinons sur bâbord, à pleine puissance. La coque semi-rigide tape les vagues, la plume s'envole et s'abat sur nos visages. J'essuie mes lunettes. Le sel sèche mes joues. Pas pour longtemps.

Cette bruine est fine et s'abat en cadence. Je rabats mon col. L'air froid du matin me glace les mains.

La grande île est proche désormais. Quelques arbres ras, tapis au fond d'une trouée, laissent apparaître leur cime. Au loin le Cap aux Morts. Plus près, une roche percée, précédée de récifs qui affleurent. Le pilote relâche un peu la poussée. Le bateau ralentit. Une vague se forme dans notre sillage et nous soulève un peu par l'arrière. Certains rochers semblent bouger. A bien y regarder, ce sont des phoques qui nous observent, la tête hors de l'eau, plus curieux qu'apeurés. Un juvénile fait la planche sans se soucier de notre embarcation lorsque nous le dépassons.

La plage est là. Moteur coupé, puis relevé, nous nous échouons doucement. L'ancre est lancée à quelques mètres. Pied à terre. Le sable clair colle aux semelles. Près d'un pick-up américain, on nous fait signe. Il reste un peu de route à faire.

Le ciel est couvert, mais il ne pleuvra pas : les risées déjà chassent les nuages qui laissent désormais passer des rais de lumière vive. Nous prenons une piste puis rejoignons la route. Nous perdons vite de vue la petite forêt basse et les cerfs de Virginie qui la longent. L'isthme entre Langlade et Miquelon est étroit. Il se dit que cette langue de sable est récente et qu'elle s'est d'abord formée autour des épaves qui se sont échouées là, lorsque les îles n'étaient pas reliées. Des nuées de poussière balaient la lande sèche et rase qui se déploie de chaque côté du bitume. La mer est présente, noire et comme marbrée par des éclats de soleil. Au loin se détachent peu à peu quelques habitations. A l'entrée du village, une plaque : « Miquelon » et une borne kilométrique marquée d'un « 975 », qui indique la distance de Saint-Pierre, comme si la route en était directe.

Les édiles nous attendent à deux pas du port où se balancent de nombreux mâts. En sortant de la voiture, le bruit des haubans et des drisses qui claquent au vent. On se serre la main, on se présente. Le sentiment d'être hors du temps et hors du monde m'envahit soudain. Nous sommes en France, mais si loin d'elle en même temps. La métropole est à des milles marins d'ici, et il me revient ces paroles lancées comme un défi : « Adieu, vieille Europe ! Que le diable t'emporte... »

